

Figures d'amants incivils : Molière, Scudéry, Marivaux
Exemplier
Fabrice Chassot, MCF UT2J

I. L'amour doit-il être sauvage ?

Quand Molière se fait l'écho de la querelle. *Les Fâcheux*, II, 4, v. 413-466

Clymène et Orante demandent à Éraste de trancher leur différend : « Lequel doit plaire plus, d'un jaloux ou d'un autre ? »

CLYMÈNE

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE

15 Fil ne me parlez point, pour être amants, Clymène,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport¹ anime,
20 Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement² ;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence,
25 Et lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement ;
Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne vous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
30 Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amants que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLYMÈNE

Fil ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
35 De ces tièdes galants, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque
jour
Sur trop de confiance endormir leur amour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
40 Et laissent un champ libre à leur persévérance.

Un amour si tranquille excite mon courroux.
C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,
445 Et par de prompts transports donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend¹.
On s'applaudit alors de son inquiétude,
Et s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
450 S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
Est² un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourrait donner contentement ;
455 Et je connais des gens dans Paris plus de quatre
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLYMÈNE

Si pour vous plaire il faut n'être jamais jaloux,
Je sais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante³,
460 Qu'ils vous verraient sans peine entre les bras de
trente.

ORANTE

Enfin par votre arrêt vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

ÉRASTE

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire ;
465 Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

II. Madeleine de Scudéry. *Les languissants, les coquets, les chagrins. Portraits d'amants incivils.* « Et quoique l'amour ne semble être qu'une bagatelle, c'est pourtant la chose du monde la plus rare, que de trouver un amant qui le soit de bonne grâce. »

Conversations sur dives sujets, « De l'air galant », 1684 [Artamène ou le Grand Cyrus, t. X, livre II, Histoire de Sapho, 1653]

Il est certain, répliqua Sapho^c, qu'un amant qui n'a point l'air galant, est une pitoyable chose¹²: et ce qu'il y a de plus fâcheux, ajouta-t-elle, c'est qu'il y a un nombre infini de ces jeunes gens qui ne font qu'entrer dans le monde, qui croient que toute la galanterie ne consiste qu'à se hâter de prendre les plus bizarres modes, que le caprice des autres invente; qu'à s'empresser fort; qu'à être hardis; qu'à parler beaucoup; et qu'à aller continuellement dans toutes les maisons dont les portes sont ouvertes, sans avoir rien à y faire, qu'à y dire des bagatelles^d, qui ne sont ni galantes, ni passionnées, ni spirituelles.

[10] Il y en a encore, répliqua Cydnon^a, qui croient être fort galants, pourvu qu'ils puissent dire seulement, qu'ils voient^b toutes les femmes galantes d'une ville: et qui passent en effet toute leur vie, à être de toutes les parties qui se font, pour avoir seulement le plaisir de dire, « J'étais hier avec celles-ci; je menai l'autre jour celles-là; je donnai la musique^c à une telle; je traitai Sapho, et sa troupe; je fus avec d'autres dames^d le jour suivant »; et ainsi du reste.

[11] Ceux que vous dites ne sont pas de trop bons galants, répliqua Sapho^a; et ils ont assurément peu d'esprit, et beaucoup de faiblesse: mais je crains bien davantage ces grands diseurs de douceurs, qui font les languissants éternels: qui en veulent aux yeux bleus, aux yeux noirs, et aux yeux gris, avec une égale ardeur^b: et qui penseraient être déshonorés, s'ils avaient été un jour avec une femme^c sans avoir soupiré auprès d'elle: car en mon particulier je ne les puis endurer: et je suis si persuadée qu'ils ont dit cent mille fois tout ce qu'ils me disent^d, que je ne puis ni les écouter, ni leur répondre.

[12] J'avoue que ces soupireurs universels sont d'étranges gens, répliqua Phaon^a, mais nous connaissons quelques autres amants brusques, et fiers, qui ne sont pas trop agréables: et toute la compagnie en connaît un, qui aime une très belle personne; qui lui jure continuellement de toutes les manières dont on peut jurer, qu'il l'aime plus qu'aucun n'a jamais aimé; qu'il mourrait pour son service^b; et qu'il ferait mourir tous ceux qui oseraient lui déplaire: et il croit même^c qu'il suffit pour avoir droit de lui demander de grandes récompenses qu'il lui offre toujours de tuer quelqu'un pour son service¹³.

[13] Celui-là est si brutal, répliqua Erinne^a, qu'il ne mérite pas qu'on en parle: mais je voudrais bien savoir ce que je dois penser de certains galants enjoués, qui ne parlent jamais d'amour qu'en raillant: et qui en parlent pourtant toujours: et qui sans être ni coquets, ni amants, vont de ruelle en ruelle, distribuer leur galanterie enjouée¹⁴, sans avoir nul dessein formé.

[14] Comme ces gens-là ne tardent jamais longtemps en un lieu, reprit Erinne^a, ils ne m'incommodent pas trop quand je les rencontre: et il y en a même qui me divertissent: mais ceux qui me mettent en colère, sont les véritables coquets, qui embarrassent dix ou douze intrigues¹⁵, sans avoir aucune amour^b: et qui se font cent affaires, sans en avoir une seule.

[15] Je vous assure, répliqua Philire^a, que ces amants opiniâtres qui sont toujours en chagrin, ne sont pas trop divertissants pour leurs amies, ni pour leurs amis: et j'en connais un qui est toujours si sombre, que toutes les fois que je le vois, je m'imagine qu'il est jaloux; qu'il cherche à tuer son rival; ou qu'il songe à l'empoisonner. Il est sans doute quelques amants opiniâtres, qui sont aussi fâcheux que vous le dites, reprit Phaon, mais aimable Philire^b, il peut y avoir des amants fidèles, qui ne sont pas si incommodes.

[16] Ce qu'il y a de constamment vrai, reprit Cydnon, c'est qu'il est peu d'hommes fort amoureux, qui soient fort galants: ni qui soient aussi agréables pour les autres, que pour celles qu'ils aiment: et quoique l'amour ne semble être qu'une bagatelle, c'est pourtant la chose du monde la plus rare, que de trouver un amant qui le soit de bonne grâce.

[17] Mais encore, dis-je en adressant la parole à Sapho, n'est-il pas juste de n'examiner que les galants, et il vaudrait mieux parler de la galanterie en général: afin qu'on parlât aussi un peu des dames en particulier. Je vous assure, reprit Sapho, qu'il y en a qui font galanterie d'une si terrible manière, que c'est leur faire grâce et se faire honneur, que de n'en parler point. Cependant je suis contrainte d'avouer, que c'est aux femmes à qui il se faut prendre de la mauvaise galanterie des hommes: car si elles savaient bien se servir de tous les privilèges de leur sexe; elles leur apprendraient à être véritablement galants, et elles n'endureraient pas qu'ils perdissent jamais devant elles le respect qu'ils leur doivent. En effet elles ne leur souffriraient nullement cent familiarités inciviles, que la plupart des nouveaux galants veulent introduire dans le monde: car enfin entre la cérémonie contrainte, et l'incivilité, il y a un

III. Madeleine de Scudéry, civiliser l'amour.

Qu'est-ce que la tendresse en amour ? *Clélie, Histoire romaine*, 1654

Aronce et Horace, tous deux amoureux de *Clélie*, discutent de l'importance de la tendresse en amour.

— Puisque vous me le permettez Madame, dit alors Aronce, je dirai hardiment que la tendresse est une qualité encore plus nécessaire à l'amour, qu'à l'amitié. Car il est certain que cette affection, qui naît presque toujours avec l'aide de la raison, et qui se laisse conduire et gouverner par elle, pourrait quelquefois faire agir ceux dans le cœur de qui elle est, comme s'ils avaient de la tendresse, quoique naturellement ils n'en eussent pas ; mais pour l'amour, Madame, qui est presque toujours incompatible avec la raison, et qui du moins ne lui peut jamais être assujettie, elle a absolument besoin de tendresse pour l'empêcher d'être brutale, grossière et inconsidérée². En effet, une amour sans tendresse, n'a que des désirs impétueux, qui n'ont ni bornes, ni retenue ; et l'amant qui porte une semblable passion dans l'âme, ne considère que sa propre satisfaction, sans considérer la gloire de la personne aimée ; car un des principaux effets de la véritable tendresse, c'est qu'elle fait qu'on pense beaucoup plus à l'intérêt de ce qu'on aime, qu'au sien propre. Aussi un amant qui n'en a point, veut tout ce qui lui peut plaire sans réserves ; et il le veut même d'une manière si brusque, et si incivile,

qu'il demande les plus grandes grâces, comme si on les lui devait comme un tribut. En effet ces amants fiers qui sont ennemis de la tendresse, et qui en médisent, sont ordinairement insolents, incivils, pleins de vanité, aisés à fâcher, difficiles à apaiser, indiscrets quand on les favorise, et insupportables quand on les maltraite. Ils croient même que la plus grande marque d'amour qu'on puisse donner, soit seulement de souhaiter d'être tout à fait heureux ; car sans cela ils ne connaissent ni faveurs, ni grâces ; ils comptent pour rien de favorables regards, de douces paroles, et toutes ces petites choses qui donnent de si grands et de si sensibles plaisirs, à ceux qui ont l'âme tendre. Ce sont, dis-je, de ces amants qui ne lisent qu'une fois les lettres de leur maîtresse, de qui le cœur n'a nulle agitation quand ils la rencontrent, qui ne savent ni rêver, ni soupirer agréablement, qui ne connaissent point une certaine mélancolie douce qui naît de la tendresse d'un cœur amoureux, et qui l'occupe quelquefois plus doucement, que la joie ne le pourrait faire¹. Ce sont, dis-je encore une fois, de ces amants de grand bruit qui ne font consister toutes les preuves de leur amour, qu'en dépenses excessives, et qui ne sentent rien de toutes les délicatesses que cette passion inspire. Leur jalousie même est plus brutale que celle des amants qui ont le cœur tendre ; car ils passent bien souvent de la haine qu'ils ont pour leurs rivaux, à haïr même leur maîtresse. Où² au contraire les amants dont l'amour est mêlée de tendresse, peuvent quelquefois respecter si fort leurs maîtresses, qu'ils s'empêchent de nuire à leurs rivaux en certaines occasions, parce qu'ils ne le pourraient faire sans les irriter.

— Pour moi, dit Horace, je ne sais point discerner la tendresse d'avec l'amour dans un cœur amoureux ; car cette passion, quand elle est violente, occupe si fort ceux dont elle s'empare, que toutes les qualités de leur âme deviennent ce qu'elle est, ou prennent du moins quelque impression amoureuse.

— Il est vrai que l'amour occupe entièrement le cœur d'un amant, reprit Aronce, mais il est vrai aussi que si un amant a le cœur naturellement tendre, il aimera plus tendrement que celui qui sera d'un tempérament plus fier, et plus rude. Ainsi je soutiens, que pour bien aimer, il faut qu'un amant ait de la tendresse naturelle, devant que d'avoir de l'amour ; et cette précieuse et rare qualité qui est si nécessaire à bien aimer, a même cet avantage qu'elle ne s'acquiert point, et que c'est véritablement un présent des dieux, dont ils ne sont jamais prodigues. On peut en quelque façon acquérir plus d'esprit qu'on n'en a ; on peut presque se corriger de tous les vices, et acquérir toutes les vertus ; mais on ne peut jamais acquérir de la tendresse. On peut sans doute se déguiser quelquefois ; mais ce ne peut être pour longtemps ; et ceux qui se connaissent en tendresse, ne s'y sauraient jamais tromper. En effet toutes les paroles, tous les regards, tous les soins, et toutes les actions d'un amant qui n'a point le cœur tendre, sont entièrement différentes de celles d'un amant qui a de la tendresse ; car il a quelquefois du respect sans avoir d'une espèce de soumission douce, qui plaît beaucoup davantage, de la civilité sans agrément, de l'obéissance sans douceur, et de l'amour même, sans une certaine sensibilité délicate, qui seule fait tous les supplices, et toutes les félicités de ceux qui aiment, et qui est enfin la plus

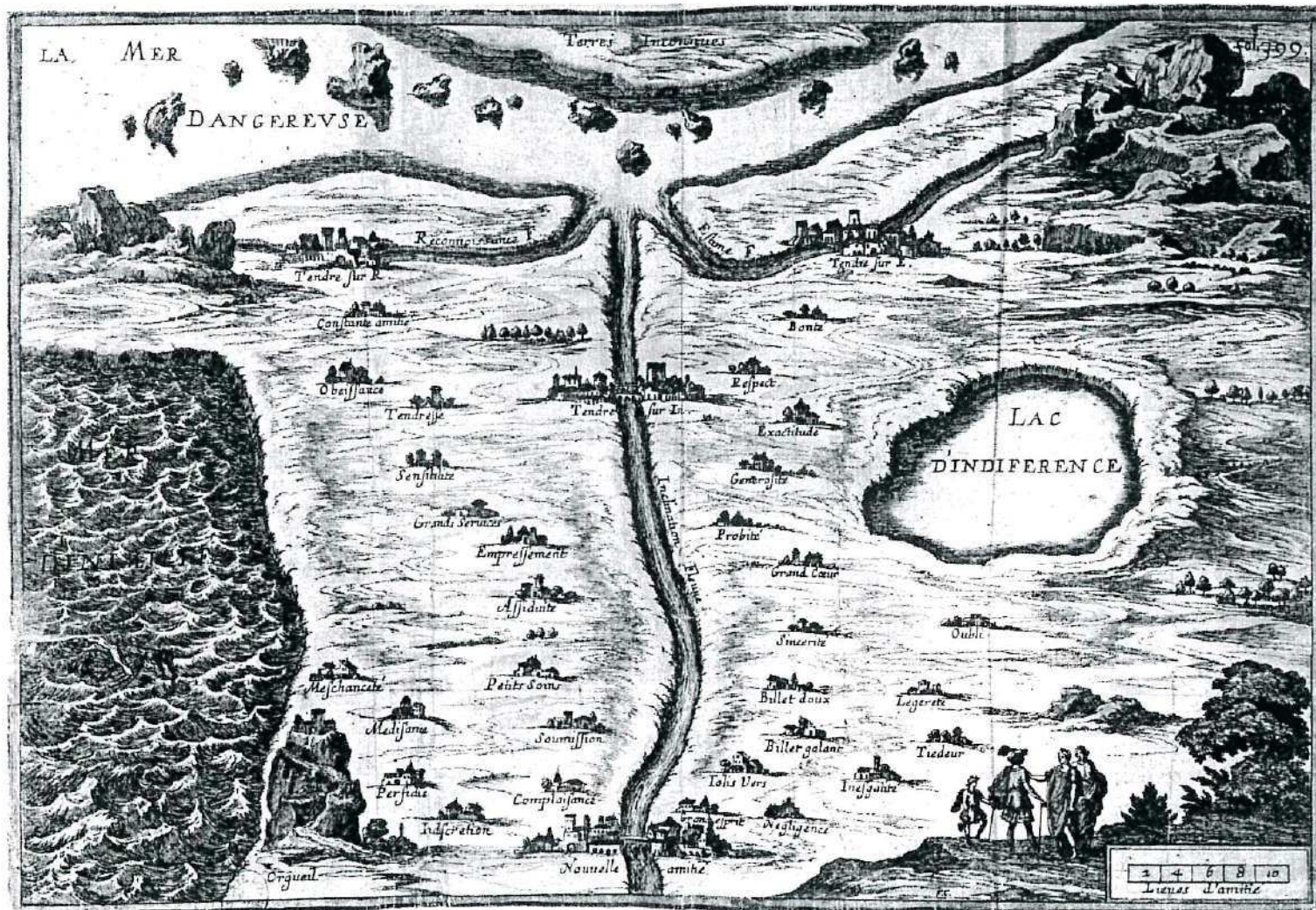
véritable marque d'une amour parfaite. Je pose même pour fondement, qu'un amant tendre ne saurait être ni infidèle, ni fourbe, ni vain, ni insolent, ni indiscret, et que pour n'être point trompé, ni en amour ni en amitié, il faut autant examiner si un amant ou un ami ont de la tendresse, que s'ils ont de l'amour ou de l'amitié. »

Comme Aronce parlait ainsi, le prince de Numidie entra, et un moment après Maharbal, si bien que la conversation ayant changé d'objet, toute la compagnie s'en alla peu de temps après, à la réserve de ce violent amant de Clélie. ^

III. Madeleine de Scudéry, civiliser l'amour.

Qu'est-ce que la tendresse en amour ? *Clélie, Histoire romaine*, 1654

La Carte de Tendre



IV. Le type comique de l'amant incivil : un exemple, Alceste.

Le Misanthrope, II, 1, v. 485-531

C'est la première fois que le spectateur voit Célimène et Alceste ensemble.

ALCESTE

L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave⁵
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave⁶ ?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset⁷
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

CÉLIMÈNE

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !
490 Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE

495 Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE

C'est ce qui doit rasseoir¹ votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
500 Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie ?

CÉLIMÈNE

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu² de le croire a mon cœur enflammé ?

CÉLIMÈNE

505 Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE

Mais qui³ m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant ?

CÉLIMÈNE

Certes, pour un amant, la fleurette¹ est mignonne,
510 Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu ! faut-il que je vous aime !
515 Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur²,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas³, je fais tout mon possible
À rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
520 Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde⁴.

ALCESTE

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE

525 En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
530 À tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

V. Marivaux. *La Vie de Marianne*, 6^e partie, 1736, p. 380 sq, éd. Le livre de Poche classique
Comment peut-on être incivil ?

Pour empêcher le mariage de l'orpheline Marianne avec un jeune noble elle est enlevée, puis enfermée dans un couvent. On l'amène chez un puissant ministre qui doit régler son sort. Mais on l'a fait d'abord patienter dans un vaste jardin, où elle fait la rencontre de Vilot.

Nous arrivâmes, et on nous arrêta à une porte de derrière qui donnait dans un vaste jardin, que nous traversâmes, et dans une allée duquel ma conductrice me laissa assise sur un banc, en attendant, me dit-elle, qu'elle eût été savoir s'il était temps que je me présentasse.

À peine y avait-il un demi-quart d'heure que j'étais seule, que je vis venir une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maison, et qui, en m'abordant d'un air de politesse subalterne et domestique, me dit : Ne vous impatientez pas, Mademoiselle. M. de (et ce fut le ministre qu'elle me nomma) est enfermé avec quelqu'un, et on viendra vous chercher dès qu'il aura fait. Alors, par une allée qui rentrait dans celle où nous étions, vint un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure assez passable, vêtu fort uniment², mais avec

propreté, qui nous salua, et qui feignit aussitôt de se retirer.

Monsieur, Monsieur, lui cria cette femme qui m'avait abordée, Mademoiselle attend qu'on la vienne prendre ; je n'ai pas le temps de rester avec elle, tenez-lui compagnie, je vous prie. La commission est bien agréable, comme vous voyez. Aussi vous suis-je bien obligé de me la donner, reprit-il en s'approchant d'un air plus révérencieux que galant.

Ah çà ! dit la femme, je vous laisse donc ; Mademoiselle, c'est un de nos amis, au moins, ajouta-t-elle, sans quoi je ne m'en irais pas, et son entretien vaut bien le mien ; là-dessus elle partit.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? me dis-je en moi-même ; et pourquoi cette femme me laisse-t-elle ?

Ce jeune homme me parut d'abord assez interdit ; et il débuta par s'asseoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une révérence à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau temps du monde, et cette allée-ci est charmante, c'est comme si on était à la campagne. Oui, repartis-je. Et puis la conversation tomba ; je ne m'embarrassais guère de ce qu'elle deviendrait.

Apparemment qu'il cherchait comment il la relèverait, et le seul moyen dont il s'avisait pour cela, ce fut de tirer sa tabatière, et puis, me la présentant ouverte : Mademoiselle en use-t-elle ? me dit-il. Non, Monsieur, répondis-je. Et le voilà encore à ne savoir que dire. Les monosyllabes, dont j'usais pour parler comme lui, n'étaient d'aucune ressource. Comment faire ?

Je toussai. Mademoiselle est-elle enrhumée ? Ce temps-ci cause beaucoup de rhumes ; hier il faisait froid, aujourd'hui il fait chaud, et ces changements de temps n'accroissent pas la santé. Cela est vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque temps qu'il fasse, je ne suis point sujet aux rhumes ; je ne connais pas ma poitrine ; rien ne m'incommode.

Tant mieux, lui dis-je. Quant à vous, Mademoiselle, me repartit-il, enrhumée ou non, vous n'en avez pas moins le meilleur visage du monde aussi bien que le plus beau.

Monsieur, vous êtes bien honnête, lui répondis-je. Oh ! c'est la vérité. Paris est bien grand, reprit-il, mais il n'y a certainement pas beaucoup de personnes qui puissent se vanter d'être faites comme Mademoiselle, ni d'avoir tant de grâces.

Monsieur, lui dis-je, voilà des compliments que je ne mérite point ; je ne me pique pas de beauté, et il n'est pas question de moi, s'il vous plaît. Mademoiselle, je dis ce que je vois, et il n'y a personne à ma place qui ne vous en dit autant et davantage, reprit-il ; vous ne devez pas vous fâcher d'un discours qu'il vous est impossible d'empêcher, à moins que vous ne vous cachiez, et ce serait grand dommage ; car il est certain qu'il n'y a point de dame qui soit si digne d'être considérée. En mon particulier¹, je me tiens bien heureux de vous avoir vue, et encore plus heureux, si cette occasion, qui m'est si favorable, me procurait le bonheur de vous revoir et de vous présenter mes services².

À moi, Monsieur, qui ne vous trouve ici que par hasard, et qui, suivant toute apparence, ne vous retrouverai de ma vie ?

Eh ! pourquoi de votre vie, Mademoiselle ? reprit-il. C'est selon votre volonté, cela dépend de vous ; et si ma personne ne vous était pas désagréable, voici une rencontre qui pourrait avoir bien des suites ; il ne tiendra qu'à vous que nous ayons fait connaissance ensemble pour toujours ; et pour ce qui est de moi, il n'y a pas à douter que je ne le souhaite. Il n'y a rien à quoi j'aspire tant ; c'est ce que la sincère inclination que je me sens pour vous m'engage à vous dire. Il est vrai qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir Mademoiselle,

et vous me direz que c'est avoir le cœur pris¹ bien promptement ; mais c'est le mérite et la physionomie des gens qui règlent cela. Certainement je ne m'attendais pas à tant de charmes ; et puisque nous sommes sur ce sujet, je prendrai la liberté de vous assurer que tout mon désir est d'être assez fortuné pour vous convenir, et pour obtenir la possession d'une aussi charmante personne que Mademoiselle.

Comment, Monsieur ! repris-je, négligeant de répondre à d'aussi pesantes et d'aussi grossières protestations de tendresse, vous ne vous attendiez pas, dites-vous, à tant de charmes ? Est-ce que vous avez su que vous me verriez ici ? En étiez-vous averti ?

Oui, Mademoiselle, me repartit-il ; ce n'est pas la peine de vous tenir plus longtemps en suspens ; c'est de moi dont M^{lle} Cathos vous a entretenue en vous menant ; elle vient de me le dire. Quoi ! m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari qu'on me propose, Monsieur ?

C'est justement votre serviteur, me dit-il ; ainsi vous voyez bien que j'ai raison quand je dis que notre connaissance durera longtemps, si vous en êtes d'avis ; c'était tout exprès que je me promenais dans le jardin, et on ne m'a laissé avec vous qu'afin de nous procurer le moyen de nous entretenir. On m'avait bien promis que je verrais une très aimable Demoiselle, mais j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit ; d'où il arrive que ce sera avec un tendre amour que je me marierai aujourd'hui, et non pas par raison et par intérêt, comme je le croyais. Oui, Mademoiselle, c'est véritablement que je vous aime ; je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous, je n'en ai point vu de pareilles ; et c'est ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant ; car quoique j'aie bien fréquenté des Demoiselles, je n'ai encore été amoureux d'aucune. Aussi êtes-vous plus gracieuse que toutes les autres, et c'est à vous à voir ce que vous voulez qu'il en soit.

Vous êtes bien mon fait ; il n'y a plus qu'à savoir si je suis le vôtre. Au surplus, Mademoiselle, vous pouvez vous enquêter de mon humeur et de mon caractère, je suis sûr qu'on vous en fera de bons rapports¹ ; je ne suis ni joueur, ni débauché, je me vante d'être rangé, je ne songe qu'à faire mon chemin à cette heure que je suis garçon², et je ne serai pas pis quand je serai en ménage. Au contraire, une femme et des enfants vous rendent encore meilleur ménager. Pour ce qui est de mes facultés³ présentes, elles ne sont pas bonnement bien considérables ; mon père a un peu mangé, un peu trop aimé la joie, ce qui n'enrichit pas une famille ; d'ailleurs, j'ai un frère et une sœur, dont je suis l'aîné à la vérité, mais c'est toujours trois parts au lieu d'une. On me donnera pourtant quelque chose d'avance en faveur de notre mariage ; mais ce n'est pas cela que je regarde ; le principal est qu'on me gratifie à présent d'une bonne place, et qu'on me va mettre dans les affaires, dès que notre contrat sera signé ; sans compter que depuis trois ans, je n'ai pas laissé que de faire quelques petites épargnes sur les appointements d'un petit emploi que j'ai, et qu'on me change contre un plus fort : ainsi, comme vous voyez, nous serions bientôt à notre aise, avec la protection que j'ai. C'est ce que vous saurez de la propre bouche de M. de... (il parlait du ministre) ; car je ne vous dis rien que de vrai, ma chère demoiselle, ajouta-t-il en me prenant la main, qu'il voulait baiser.

Le cœur m'en souleva. Doucement, lui dis-je avec un dégoût que je ne pus dissimuler ; point de gestes, s'il vous plaît ; nous ne sommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes-vous, Monsieur ? Qui je suis, Mademoiselle ? me répondit-il d'un air confus et pourtant piqué⁴. J'ai l'honneur d'être le fils du père nourricier de M^{me} de... (il me

nomma la femme du ministre) ; ainsi elle est ma sœur de lait : rien que cela. Ma mère a une pension d'elle ; ma sœur la sert actuellement en qualité de première fille de chambre ; elle nous aime tous, et elle veut avoir soin de ma fortune. Voilà qui je suis, Mademoiselle ; y a-t-il rien là dedans qui vous choque ? Est-ce que le parti n'est pas de votre goût ?

Monsieur, lui dis-je, je ne songe guère à me marier.

C'est peut-être que je vous déplaît ? me repartit-il. Non, lui dis-je, mais si j'épouse jamais quelqu'un, je veux du moins l'aimer, et je ne vous aime pas encore ; nous verrons dans la suite. Tant pis, c'est l'effet de mon malheur, me répondit-il. Ce n'est pas que je sois en peine de trouver une femme ; il n'y a pas encore plus de huit jours qu'on parla d'une, qui aura beaucoup de bien d'une tante, et qui d'ailleurs a père et mère.

Et moi, monsieur, lui dis-je, je suis orpheline, et vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela, Mademoiselle, et ce n'est pas à quoi je songe ; mais véritablement je ne me serais pas imaginé que vous eussiez eu tant de mépris pour moi, me dit-il. J'aurais cru que vous y prendriez un peu plus garde, eu égard à l'occurrence où vous êtes, qui est naturellement assez fâcheuse, et pas des plus favorables à votre établissement¹. Excusez si je vous en parle ; mais c'est par bonne amitié, et en manière de conseil. Il y a des occasions qu'il ne faut pas laisser aller, principalement quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de si près, et qui ne font pas plus les difficiles que moi. En cas de mariage, il n'y a personne qui ne soit bien aise d'entrer dans une famille ; moi, je m'en passe, c'est ce qu'il y a à considérer.

Ah ! Monsieur, lui dis-je avec un geste d'indignation, vous me tenez là un étrange discours, et votre amour n'est guère poli. Laissons cela, je vous prie.

Pardi ! Mademoiselle, comme il vous plaira, me répon-

dit-il en se levant ; je n'en serai ni pis ni mieux ; et avec votre permission, il n'y a pas de quoi être si fière. Si ce n'est pas vous, j'en suis bien mortifié, mais ce sera une autre ; on a cru vous faire plaisir, et point de tort. À l'exception de votre beauté, que je ne dispute pas, et qui m'a donné dans la vue, je ne sais pas qui y perdra le plus de nous deux. Je n'ai chicané sur rien, quoique tout vous manque ; je vous aurais estimée, honorée, et chérie ni plus ni moins ; et dès que cela ne vous accommode pas, je prends congé de Mademoiselle, et je reste bien son très humble serviteur.

Monsieur, lui dis-je, je suis votre servante. Là-dessus il fit quelques pas pour s'en aller, et puis, revenant à moi :

Au surplus, Mademoiselle, je songe que vous êtes seule ; et si en attendant qu'on revienne vous chercher, ma compagnie peut vous être bonne à quelque chose, je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille grâces, Monsieur, lui répondis-je la larme à l'œil, non pas de ce qu'il me quittait, comme vous pouvez penser, mais de la douleur de me voir livrée à d'aussi mortifiantes aventures.

Ce n'est peut-être pas moi qui est cause que vous pleurez, Mademoiselle, ajouta-t-il ; je n'ai rien dit qui soit capable de vous chagriner. Non, Monsieur, repris-je, je ne me plains point de vous, et ce n'est pas la peine que vous restiez ; car voici la personne qui m'a amenée ici et qui arrive.

En effet, je voyais venir de loin M^{lle} Cathos (c'était ainsi qu'il l'avait appelée) ; et soit qu'il ne voulût pas l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je faisais à son amour, il se retira avant qu'elle m'abordât, et prit même un chemin différent du sien pour ne la pas rencontrer.

Pourquoi donc M. Villot vous quitte-t-il ? me dit cette femme en m'abordant ; est-ce que vous l'avez renvoyé ? Non, repris-je ; c'est que vous veniez, et que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien ! repartit-elle, Mademoiselle Marianne, n'est-il pas vrai que c'est un garçon bien

fait ? Vous ai-je trompée ? Quand vous n'auriez pas les disgrâces que vous savez, en demanderiez-vous un autre, et Dieu ne vous fait-il pas une grande grâce ? Allons, partons, ajouta-t-elle ; on nous attend.

Je me levai tristement sans lui répondre, et la suivis, Dieu sait dans quelle situation d'esprit !

Nous traversâmes de longs appartements, et nous arrivâmes dans une salle où se tenait une troupe de valets. J'y vis cependant deux personnes, dont l'une était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une figure fort noble, l'autre, un homme plus âgé, qui avait l'air d'un officier, et qui s'entretenaient près d'une fenêtre.

Arrêtez un moment ici¹, me dit la femme qui me conduisait ; je vais avertir que vous êtes là. Elle entra aussitôt dans une chambre, dont elle ressortit un moment après.

Mais, pendant ce court espace de temps qu'elle m'avait laissée seule, le jeune homme en question avait discontinué son entretien, et ne s'était attaché qu'à me regarder avec une extrême attention. Et malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce sont là de ces choses qui ne nous échappent point, à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous soyons plongées, notre vanité fait toujours ses fonctions ; elle n'est jamais en défaut, et la gloire de nos charmes est une affaire à part dont rien ne nous distrait. J'entendis même que ce jeune homme disait à l'autre du ton d'un homme qui admire : Avez-vous jamais rien vu de si aimable ?

Je baissai les yeux, et je détournai la tête ; mais ce fut toujours une petite douceur que je ne négligeai point de goûter chemin faisant, et qui n'interrompit point mes tristes pensées.

1. Demeurez un moment ici. 2. Interrompu pour quelque temps (A).